

**Keiko Wada, Sekiko Matsuzaki, Hirofumi Wada, eds.**  
***Mantetsu to Nichifutsubunkakoryushi* France-Japon**  
**(*France-Japon, Le Chemin de fer en Manchourie et sa***  
**revue pour la promotion d'échanges culturels entre le**  
**Japon et la France), Tokyo: Yumani Shobo, 2012**

INAGA Shigemi

La revue mensuelle *France-Japon* a été publiée d'octobre 1934 à avril 1940. Le dernier numéro paru, à savoir le N° 49, annonce la contribution de Paul Hazard de l'Académie française, de Marcel Arland et de Hidemi Kon pour le prochain numéro; mais le N° 50 ne sortira jamais. A la suite de l'entrée des troupes allemandes dans Paris le 14 juin 1940 le bureau de la rédaction, situé au 136 Avenue des Champs-Élysées dans les locaux du Siège social pour l'Europe de la *Mantetsu* (Compagnie des Chemins de fer de Manchourie), sera transféré à Berlin le 25 novembre 1940.

Cette revue de propagande de l'Empire du Japon, ou plutôt du Manshûkoku, soutenue financièrement par le grand Konzern *Mantetsu*, était presque complètement méconnue des chercheurs, avant qu'elle ne soit exhumée de l'oubli grâce à la découverte récente d'une collection complète conservée à la bibliothèque de l'Institut des hautes études japonaises à Paris. Elle a fait l'objet au Japon d'une réédition par les éditions Humani pour le plus grand intérêt des chercheurs. Un livre vient de paraître faisant état des résultats d'une série de recherches collectives menées à cette occasion.

La revue *France-Japon* mérite l'attention au moins pour les trois raisons suivantes: Premièrement elle dévoile bien des aspects de la collaboration intellectuelle entre la France et le Japon pendant la période de crise qui suivit l'établissement en 1932 de la monarchie fantoche du "Manchuguo", le régime issu de la conspiration militaire de l'Armée du Kantôgun, le système militaire destiné à protéger les intérêts du Japon et qui allait par la suite favoriser l'expansion territoriale de l'Empire japonais sur le continent. Deuxièmement,

la composition de membres de la rédaction de la revue dévoile les ramifications des relations humaines qui se tramaient sous la surface de l'histoire politique et diplomatique pendant l'entre deux Guerres. Troisièmement, les articles publiés dans la revue témoignent de la particularité des flux d'information entre les deux pays; le souci de se faire connaître du Japon ne coïncidant pas toujours avec l'intérêt parfois limité des intellectuels français pour l'Extrême-Orient.

On considère Yôsuke Matsuoka (1884-1946), diplomate et représentant omnipotent du Japon lors de l'assemblée générale de la Société des Nations à Genève en 1933, comme le responsable de la démission du Japon. Cependant, ce sont les groupuscules qui allaient se former autour de lui qui, pour sauver le Japon d'un isolement diplomatique défavorable, proposeront des mesures de compromis afin d'améliorer et de renforcer les relations avec la France. La démission japonaise de la Société des Nations n'impliquait pas dans l'immédiat une alliance inconditionnelle du Japon avec les Nazis. Au Japon certains comptaient sur les sympathisants français et la revue *France-Japon* semble avoir été un des agents de ce rapprochement. Dans son étude, Senri Sugita, en s'appuyant sur un rapport (*La Mandchourie et le Japon*, 1922) et d'autres documents postérieurs à l'Incident de Mandchourie du 18 septembre 1931, avance l'hypothèse selon laquelle la revue *France-Japon* aurait eu pour but d'encourager les investissements français en Manchourie en partenariat avec des entreprises japonaises. Cet effort transparait, selon elle, dans le choix des articles de *France-Japon*, au moins jusqu'en 1938.

Naomichi Sakamoto (1892-1972), directeur et gérant de la revue, fut un proche de Yôsuke Matsuoka, qui sera nommé Président de la *Mantetsu* en août 1936. Arrière-petit-fils de Ryôma Sakamoto, héros légendaire de la Révolution de Meiji, Sakamoto semble avoir accepté volontiers la mission d'une coopération culturelle avec la France sous l'instigation de Matsuoka qui ne voulait pas que se prolonge l'isolement diplomatique du Japon. Autour de Sakamoto se réunissaient des gens hors de commun. Kuninosuke Matsuo, alors chef du bureau à Paris du journal *Yomiuri*, vétéran japonais en France, avait été l'éditeur de la *Revue Franco-nipponne* (1926). Il se rappelle de la stratégie éditoriale qui avait été la leur : au lieu de faire de la propagande politique

explicite en faveur de la Manchourie, ils cherchaient à mettre l'accent sur les aspects économiques et culturels de ce pays tout neuf. La revue, d'allure modeste à ses débuts, allait vite se transformer en un périodique luxueux d'une cinquantaine de pages grâce au généreux budget octroyé par la *Mantetsu*, dont le soutien financier était soigneusement dissimulé pour ne pas susciter inutilement de soupçons de prosélytisme. Selon Keiko Wada, ce double-langage est visible dans la traduction française d'un interview qu'André Gide a accordé à Kiyoshi Komatsu. Le nom du «bureau à Paris de la *Mantetsu*» indiqué dans la version japonaise se trouve remplacé ici par le «Comité franco-japonais de Paris».

Kiyoshi Komatsu (1900-1962) ne participa à la rédaction qu'à partir de la fin 1939. Il s'était enfui du Japon en raison du renforcement de la censure et des menaces d'arrestation dont il aurait pu être l'objet. Séjourner en Europe en tant que journaliste lui procura une liberté temporaire. Hitoshi Ishida donne un aperçu des relations que Komatsu a entretenues avec Henri Barbusse et les membres du Front populaire, et suggère sa proximité avec l'idée «du roman pur» avancé par Riichi Yokomitsu. On sait que Komatsu, ami intime d'André Malraux, allait s'engager activement dans le mouvement d'indépendance de Vietnam en 1945-46 en servant d'intermédiaire entre le Viet-Minh et la France. Komatsu se rappelle son amitié avec Alfred Smouler (1911-1994), secrétaire général de la revue du N° 27 au N° 44. Leur vie et leur relation nous évoquent la nature de ce «comité franco-japonais de Paris».

Quand la guerre éclata, Smouler fut arrêté et incarcéré dans un prison militaire français en raison de sa liaison avec les Japonais. Il fut ensuite fait prisonnier par l'Armée allemande. Membre de Combat, groupe résistant contre l'Allemagne auquel participèrent J.-P. Sartre ou A. Camus, Smouler fut ensuite arrêté à Lyon par le Gestapo et déporté dans les camps de concentration d'Auschwitz et de Buchenwald. Décoré après la guerre, il devint envoyé spécial de l'AFP au Japon et y vécut jusqu'à la fin de ses jours. Ces deux exemples, parmi tant d'autres, suffiront à montrer ce que «servir de pont entre deux cultures en conflit» veut dire. Michiko Asahina y voit judicieusement un engagement existentiel de la part des collaborateurs français de la revue.

Il n'est pas question dans ce compte rendu de commenter individuellement les 17 contributions qui composent le volume. Hirobumi Wada reconstitue le voyage trans-sibérien par le train. Kiyomi Koizumi résume la nostalgie de Paris que ressentirent les Japonais depuis Dalian, ville maritime et port de Manchourie. Takashi Uemura, lui, situe la vie de Sakamoto au sein du Konzern *Mantetsu* pour dégager sa conviction pacifiste et anti-bureaucratique. Yutaka Shibuya compare *France-Japon* avec d'autres revues propagandistes et détecte l'ombre de KBS (Société pour la promotion de culture sur le plan international) dans les opérations culturelles du Ministre des affaires étrangères du Japon. Kôichirô Hata analyse quelques articles des contributeurs français, tels que ceux de Charles Péchin, Claude Farrère et René La Bruyère et fait état de l'opinion de Léon de Hoyer sur la mentalité japonaise. Aki Taguchi, par contre, trace un profil détaillé des contributeurs japonais, et constate la fin de saison du «camouflage» quelques mois après la fin de la revue *France-Japon*. En décembre 1940, la KBS est transférée du Ministère des affaires étrangères au Département de la Propagande extérieure. Yutaka Shibuya voit aussi dans un article de Tetsuzô Tanigawa de 1938 sur la manœuvre culturelle (*bunka-kôsaku*) que l'accent mis sur l'Europe se déplaçait désormais vers l'Asie. Kiyoshi Komatsu, traducteur de cet article, allait effectivement s'engager dans des opérations culturelles en Indochine à partir de 1943....

Un autre visage de Kuninosuke Matsuo est donné par Mitsuko Kaneko. Ses amitiés avec Julien Vocance ou avec René Maublanc ont fort contribué au développement des Haïkaï en France. Comme traducteur, Matsuo a aussi travaillé avec Émile Steinilber-Oberlin. Yoriko Shibata y ajoute le cas de Paul-Louis Couchoud, qui publie neuf de ses Haïkus dans la revue *France-Japon*. Sekiko Matsuzaki donne l'historique de l'Institut des études japonaises de l'Université de Paris, fondé en 1935, et nous rappelle qu'André Honnorat n'a pas ménagé ses efforts pour sa réalisation. Masako Hasegawa-Sockeel y associe le cas du Musée Guimet pour compléter la liste des japonologues de l'époque. Il faut aussi mesurer la portée de la revue *France-Japon* dans l'histoire sociale de la presse française et du mouvement syndicaliste. Tadashi Nakamura y répond par une comparaison de *France-Japon* avec *l'Illustration*. Ce périodique illustré de grande diffusion ne porta que peu d'intérêt à l'Extrême-Orient; et cette

inégalité nous permet de mieux définir la vocation impartie à la revue *France-Japon*.

Enfin, Asuka Minami présente succinctement une vue d'ensemble de la culture japonaise telle qu'elle fut traduite en français au cours des années 1901-1945 qui sera du plus grand intérêt pour les chercheurs à venir. Hideko Friedmann dresse à la fin du volume, une note explicative d'une autre revue importante qui précède *France-Japon*, à savoir le *Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris* (1902-1932 -74 numéros). L'auteur de ce compte-rendu critique, rappelle que des copies fragmentaires de cette revue étaient entassées en désordre dans le grenier de la Maison du Japon à la Cité universitaire de Paris vers 1981-82, et qu'on a essayé d'en tirer une collection complète. Le sauvetage a été effectué grâce à l'initiative de Etsuko Morimura, alors bibliothécaire de la Maison. Cette unique série complète est encore aujourd'hui conservée dans la vitrine de la bibliothèque. Il semble que ce soit l'une des deux seules qui ait survécu à Paris à l'épreuve du temps. De nombreuses copies incomplètes abandonnées en stock semblent avoir été jetées à la poubelle lors des travaux ultérieurs...

De nombreux périodiques de propagandes en langues non-japonaises ont été diffusés pendant la période de la Guerre de 15 ans. En dehors de quelques exemples illustres indiqués dans le présent volume, tel que *Nippon*, ou *Front*, on peut aussi compter *Japan Today*, dirigé par Kan Kikuchi, récemment réédité avec commentaires sous la direction de Sadami Suzuki. L'analyse critique et comparative de ces publications permettra de dévoiler le visage caché de l'histoire de la presse et de rendre compte de la virtuosité intellectuelle et visuelle des divers secteurs et disciplines qui ont été mobilisés pour leur réalisation. La collaboration à la fois interdisciplinaire et transnationale est indispensable pour mener à bien ce genre de projet de recherches sur la propagande politique et culturelle; les études documentaires et bibliographiques seules ne permettant pas d'en pénétrer la complexité.

Dans la bibliothèque de la ville de Dalian, des piles de journaux publiés dans le Manchuguo en diverses langues, provenant des anciennes archives de

la Section de Recherche de la Compagnie des chemins de fer de Manchourie (Mantetsu Chôsabû) sont en train de se décomposer en raison de la détérioration du papier acide. Laisser périr ces documents uniques aurait pour conséquence de perdre à jamais les clefs qui permettront de dévoiler l'histoire des activités des services de renseignement (parfois clandestins) de cette dynastie fantôme. La perte de ce fond risque de laisser se renouveler et se perpétuer les « criminalités » cachées. Un autre aspect du Mantetsu Chôsabû doit être révélé à partir des études critiques pionnières réunies ici sur cette revue méconnue, oubliée et trop longtemps ignorée, qui avait pour nom: *France-Japon*.